L'Espagne d'Unamuno

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1058>

DOI : 10.4000/bhce.1058

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 290-294

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « L'Espagne d'Unamuno », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1058>

Ce document a été généré automatiquement le 14 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

L'Espagne d'Unamuno

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « L'Espagne d'Unamuno », revue *Esprit*, n° 332, novembre 1964, p. 781-790.

- 1 L'Espagne d'Unamuno ? Ou plutôt Unamuno d'Espagne ? Les deux choses en même temps, car Unamuno fut si essentiellement espagnol que pour bien saisir la portée de son œuvre –et de sa vie–, il faut les replacer dans l'Espagne ; l'Espagne de son temps, certes, mais aussi l'Espagne en profondeur qui fut la sienne. Or, parler de l'Espagne d'Unamuno, c'est parler de cette Espagne déchirée, de cette Espagne au carrefour, entre 1864 et 1936. C'est la période où l'on passe des formes politiques et socio-économiques du XIX^e siècle à celles du XX^e. Or l'Espagne ne réalise pas entièrement ce passage –elle restera au seuil de sa transformation–, car les forces du passé vont s'y opposer par la violence.
- 2 Le déchirement vient de loin. Il y a eu les guerres civiles du XIX^e siècle entre carlistes et libéraux (la dernière marquera pour toujours l'enfant Miguel de Unamuno), et la situation redevient tendue à partir de 1915.
- 3 Dans cette Espagne déchirée, Unamuno n'appartient ni aux uns ni aux autres ; il est surtout l'image fidèle de ce pays contradictoire qui se nie lui-même. Il ne pouvait pas en être autrement puisque Unamuno était par définition contradictoire, déchiré, « agonique⁵ ». Il l'a dit maintes fois : « Le métier d'écrivain est d'éveiller des idées et des sentiments dans ses lecteurs, même s'il éveille aujourd'hui une idée et demain l'idée contraire. » Nous n'essayons donc pas d'écrire un article sur le philosophe, le poète, l'auteur dramatique, le romancier, le professeur... Miguel de Unamuno fut tout cela, et, encore plus, le recteur de l'Université de Salamanque. Cette tâche débordait nos capacités et les buts de cet hommage qu'*Esprit* rend à sa mémoire à l'occasion du centenaire de sa naissance. D'autres plus qualifiés que moi, Jean Cassou et José

Bergamín, présentent l'homme Miguel de Unamuno. Il m'incombe de donner un aperçu sur sa vie et sur le cadre où elle se déroula.

- 4 Le souvenir le plus frappant qu'Unamuno garda de son enfance, ce fut celui des bombes éclatant dans Bilbao assiégée, en 1874, quand il avait dix ans. Du 21 février au 2 mai, les troupes carlistes firent le siège de la ville, tenue par les libéraux. Ces souvenirs ne quittèrent jamais l'esprit de Don Miguel. Il les a racontés pour la première fois en 1887 dans l'article « *Reminiscencias* », qui porte en tête cette citation frappante du marquis de Val de Espino : « Il est douloureux que nous, Espagnols, nous détruisions les uns les autres sans une raison valable. » Le souvenir du siège de Bilbao domine son roman *Paix dans la guerre* et de nombreux articles tout au long de sa vie. Il a été pour beaucoup dans ses convictions libérales : « Je suis né et j'ai grandi, dit-il, dans la ville libérale et invaincue de Bilbao, au temps de la guerre civile. » Il revendique toujours le libéralisme basque du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, influencé par l'Encyclopédie, mais « ...qui rejoint une religiosité chrétienne sobre, austère et civile⁶ »
- 5 En 1880, Unamuno arrive à Madrid pour y faire ses études universitaires. Il sera déçu par la capitale, mais il n'en fréquentera pas moins l'« Athénée » de Madrid –lieu de rencontre des intellectuels et foyer du non-conformisme.
- 6 En 1891, il obtient au concours la chaire de langue grecque à l'Université de Salamanque. L'esprit unamunien devient de plus en plus lucide, dans cette Espagne « agonique » –dans le double sens du mot– de la dernière décennie du siècle. Il est parmi les premiers à prendre conscience de la très grave crise que traverse l'Espagne, quand les derniers vestiges de l'Empire sont ébranlés déjà et vont s'écrouler quelques années plus tard. En 1895, sort son livre *L'essence de l'Espagne*. Dans cette période de jeunesse, il cherche une issue vers l'Europe –qu'il repoussera plus tard : « Nous devons nous mettre à l'heure de l'Europe et nous plonger dans le peuple. »
- 7 En 1898, la défaite militaire de l'Espagne traditionnelle, la perte de Cuba, de Porto Rico et des Philippines, va remettre en cause les valeurs de l'Espagne archaïque déjà chancelantes au XIX^e siècle ; elle marquera surtout l'échec de structures sociales et politiques périmées, la faillite d'une certaine Espagne accrochée désespérément, comme un naufragé, aux images des beaux temps impériaux. Cette même Espagne qui refusait la « modernité » subissait la tutelle des gros propriétaires fonciers et de leurs « caciques », maîtres des deux partis au pouvoir, conservateurs et libéraux, élus grâce à la Puerta del Sol, au ministère de l'Intérieur. Sans colonies, sans argent ou presque, le moment arrivait où il faudrait regarder la vérité en face, où il faudrait repenser l'Espagne. Une équipe d'hommes jeunes, qui sera connue plus tard sous le nom de « la génération de 1898 », était prête à tout repenser, à tout remettre en cause. Ces jeunes gens s'appelaient Pío Baroja, José Martínez Ruiz (dit « Azorín »), Ramón del Valle Inclán, Antonio Machado, Ramiro de Maeztu. Leur aîné de très peu était Miguel de Unamuno. Il s'était lié en amitié avec un autre non-conformiste, Ángel Ganivet, jeune diplomate, qui mit fin à sa vie cette même année 1898, en se noyant dans les eaux de Riga.
- 8 Unamuno était déjà parti, tout seul comme Don Quichotte, à la recherche de l'Espagne, quand il trouva ces compagnons de route. Certes, l'effort de rénovation existait avant lui, représenté notamment par Giner de los Ríos, Joaquín Costa, Leopoldo Alas, dans le cadre général de l'Institution libre de l'enseignement (fondée en 1876). Cependant, c'est la « génération de 1898 », avec Unamuno à sa tête, qui remplira le rôle de ferment de

révolte –de révision aussi– dans la circonstance historique de la faillite des conceptions de l'ancien régime.

- 9 Quelle est donc cette circonstance ? C'est celle de l'écroulement définitif du pouvoir espagnol d'outremer, sans doute, mais aussi celle de la contradiction frappante entre les premiers pas de l'industrialisation et le maintien des structures archaïques dans les campagnes. Ces écrivains découvrent, en même temps que le paysage espagnol, la misère des paysans. Faut-il rappeler que 2 % des propriétaires espagnols possédaient 47 % des terres cultivées ? (Le salaire quotidien moyen d'un journalier était de 1,5 peseta pour un total de 285 journées de travail par an). En même temps grandissaient les villes : Barcelone, Madrid, Bilbao, Valence. Madrid, le siège de la Cour et du lourd appareil administratif, comptait aussi 97 000 ouvriers dont 20 % de femmes (travaillant dans les ateliers de couture) et 16 % travaillant dans le bâtiment. À Barcelone, on dénombrait 144 000 ouvriers, dont 34 000 femmes et 22 000 enfants. La journée de travail était de dix, onze et parfois douze heures. À Bilbao et à Barcelone, ainsi que dans les campagnes andalouses les grèves devenaient plus fréquentes.
- 10 C'est incontestablement une période de crise, ou plus exactement, une conjoncture, un tournant de la route parcourue par les Espagnols. Il n'est donc pas étonnant que dans ce pays ce soit la question agraire qui se trouve, dès le début, au centre des préoccupations de la « génération de 1898 ». Unamuno parle souvent de ces hommes qui travaillent de l'aube au crépuscule, protagonistes de ce qu'il appelle « l'intrahistoire », pour lesquels la Révolution dite glorieuse de 1868 n'a signifié aucun changement (Le drame des hommes sans terres inspire aussi *L'Andalousie tragique* d'Azorín et s'exprime à travers l'œuvre poétique de Machado.)
- 11 On a beaucoup discuté sur la « génération de 1898 » et Unamuno lui même a repris plusieurs fois le sujet. Elle est particulièrement intéressante, l'interprétation qu'il en a donnée dans son article « La fraternité future » publié juste vingt ans après (en 1918) : « Nous étions unis seulement par le temps et le lieu, et peut-être par la douleur, l'angoisse de ne pouvoir pas respirer dans cette Espagne-là, qui est toujours la même. Si nous sommes tous partis presque en même temps, par suite de la défaite coloniale, cela ne veut pas dire que nous agissions d'accord. »
- 12 Ensuite, Unamuno se demande s'ils ont retrouvé la patrie vingt ans plus tard, et il répond : « Non, nous n'avons pas retrouvé la patrie. Et ceux qui se sont rendus, ceux qui ont renié notre révolte, ont trouvé encore moins la patrie. Car la patrie n'est pas la cage d'or ou de fer, ou de n'importe quoi, où ces derniers se sont enfermés pour se reposer, en attendant la mort. »
- 13 La recherche de l'Espagne mène inévitablement Unamuno au débat sur l'Espagne et l'Europe qui était déjà alors très à la mode.
- 14 On sait que le jeune Unamuno n'a pas récusé l'Europe, bien au contraire. Mais il pense les relations entre l'Espagne et l'Europe, non comme une soumission, mais comme une interaction : l'Espagne doit recevoir, mais aussi apporter à l'Europe. Il glisse ainsi vers l'idée de « l'hispanisation de l'Europe⁷ ». Dans le contexte culturel espagnol, Unamuno apparaîtra vers 1910 comme un antieuropéen, face à l'europanisme intégral du jeune Ortega y Gasset. En réalité, ses positions sont beaucoup plus nuancées, voire « agoniques ». C'est l'époque où le recteur de Salamanque a obtenu un succès éclatant pour son livre *La vie de Don Quichotte et de Sancho* ; Unamuno y exalte « la sainte folie espagnole » dans une interprétation « anticervantiste » de Don Quichotte, sans doute

discutable, mais pas moins passionnante pour autant. Le livre, comme toutes les œuvres d'Unamuno, est un torrent de passion, de volonté, de violence et d'amour.

- 15 La période 1900-1914 est peut-être la plus féconde dans l'œuvre d'Unamuno. Il se lance à corps perdu dans le journalisme, il fait deux heures par jour de cours universitaires, s'occupe du rectorat, écrit des livres et trouve encore du temps pour faire de la politique (la politique conçue d'une manière particulière, presque comme une affaire personnelle). En 1913 paraîtra *Du sentiment tragique de la vie dans les hommes et dans les peuples*. C'est un livre de philosophie, mais nullement un traité de philosophie (Unamuno était étranger à tout système), passionné, contradictoire, émouvant, dans la lignée de Kierkegaard. Jamais la soif d'immortalité, le besoin de ne pas retomber dans le néant ne s'est exprimée avec une telle violence chez un homme assailli par le doute mais qui veut croire, qui a besoin absolument de croire.
- 16 C'est un livre d'un humanisme parfois paradoxal avec lequel on peut ne pas être d'accord, mais qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer.
- 17 Le sentiment tragique... venait de sortir des presses quand Unamuno fut révoqué par un gouvernement intransigeant. L'opinion libérale se rangea de son côté. La guerre mondiale partagea les Espagnols et Unamuno, avec tous les libéraux, devint un partisan ardent des Alliés. La vie espagnole connaît alors une transformation dans le sens d'une participation des foules à l'action politique et sociale : grève générale de 1917, « *juntas* » militaires, Assemblée des parlementaires, réveil des aspirations républicaines et du nationalisme catalan, etc. Unamuno ne se ménage pas. Juste au moment où la grève va éclater, il publie un retentissant article dans *La Publicidad* de Barcelone affirmant : « Il faut chercher les causes de la grève dans les profondes aspirations démocratiques du pays. » Puis il prend le parti des membres du comité de grève traînés en prison et revient publiquement sur sa prise de position de 1909 en faveur de la condamnation de Ferrer⁸.
- 18 La guerre du Rif, aggravée par suite de la défaite espagnole à Annual (1921), devenue l'affaire du roi et de l'Armée, irrite de plus en plus la sensibilité d'Unamuno. Certes, en 1922, il fut reçu au palais d'Orient par Alphonse XIII, mais cet entretien n'ébranla point ses convictions. La crise politique et nationale provoquée par l'impuissance des vieux partis politiques, le désir évident du roi et de l'Armée d'éluder les responsabilités de la sanglante défaite de 1921, entraînèrent l'instauration d'une dictature militaire symbolisée par la personne du général Primo de Rivera et accueillie avec une bienveillance bizarre par Alphonse XIII. C'était plus qu'il n'en fallait à Unamuno pour crier son indignation, juste au moment où toutes les bouches se fermaient. Le gouvernement militaire réagit et Unamuno fut déporté à l'île désertique de Fuerteventura (Canaries) en dépit des protestations tumultueuses des universitaires madrilènes.
- 19 On connaît l'aventure de Don Miguel, libéré de sa déportation par un voilier frété par le directeur du *Quotidien* et reçu triomphalement à Cherbourg le 26 juillet 1924 (nous reproduisons par ailleurs des documents de l'époque concernant cet épisode romanesque).
- 20 Unamuno vécut exilé en France jusqu'à la fin de la dictature de Primo de Rivera, en 1930. D'abord à Paris, dans un petit hôtel de la rue la Pérouse. Ensuite, ne pouvant pas supporter l'éloignement physique de la patrie, il vécut à Hendaye, regardant les montagnes du Pays basque espagnol.

- 21 C'est à Hendaye qu'il a édité, de 1927 à 1929, *Hojas Libres*. Cette petite revue, dont il partageait la rédaction avec Eduardo Ortega y Gasset, devait jouer un rôle important dans la révolte des Espagnols contre la dictature de Primo de Rivera. Cette lutte, menée d'une manière très personnelle, a été l'obsession d'Unamuno pendant les six années de son exil. Toutefois, il a eu aussi le temps d'écrire *L'agonie du christianisme*, dont la première édition (1925) fut la française, traduite par Jean Cassou (l'édition espagnole dut attendre 1930). Cette œuvre, qui porte encore témoignage de son drame personnel, de sa foi déchirée, est en même temps dominée par le sentiment « agonique » du peuple espagnol. Dans ses dernières pages on peut lire : « L'agonie de la patrie, qui se meurt, a renoué dans mon âme l'agonie du christianisme ». Il écrit aussi en 1925 l'essai *Comment on fait un roman* (terminé en 1927) où il explique à cœur ouvert son état d'esprit en exil : « Vivre dans l'histoire et vivre l'histoire, me faire dans l'histoire, dans mon Espagne et faire mon histoire, mon Espagne, et, avec elle, mon univers et mon éternité, tel a été et est toujours le tragique souci de mon exil. »
- 22 Les années passent et la dictature est ébranlée ; les étudiants et les intellectuels sont dans les premiers rangs de l'opposition ; les mesures que le dictateur prend contre l'Université ne font que révéler son impuissance. C'est alors, que Miguel de Unamuno s'adresse aux étudiants espagnols par une lettre écrite à Hendaye et datée du dimanche de la Passion 1929 : « Nous faisons de la politique ? Bien sûr, jeunes étudiants, c'est notre devoir. Notre politique c'est faire de la justice, de la morale, de la vérité. L'injustice, l'immoralité et le mensonge ne sont que la tyrannie policière. »
- 23 En janvier 1930, le roi signifie son congé à Primo de Rivera et confie la charge de former un nouveau gouvernement au général Berenguer, chef de sa maison militaire. Il s'agit de sauver la monarchie en essayant timidement un « retour à la légalité constitutionnelle ». Unamuno peut rentrer en Espagne ; il foule la terre espagnole le 9 février 1930. Accueilli par une foule enthousiaste, il lance son mot d'ordre : « Dieu. Patrie et Loi ». Il retrouve sa famille et sa chaire à Salamanque. Mais l'Espagne est en pleine crise politique, la monarchie est chancelante, et Unamuno est devenu l'un des premiers symboles de l'opposition républicaine. Son voyage à Madrid, le 1er mai, fournit l'occasion d'une manifestation populaire : des milliers d'étudiants et d'ouvriers acclament le recteur de Salamanque et font face à la force publique qui se déchaîne. L'émotion est à son comble quand Unamuno parle à l'« Ateneo » de Madrid, le 3 mai, et le lendemain au cinéma « Europe » rempli à craquer par des milliers de Madrilènes. Les étudiants déclenchent la grève, la police tire sur eux, et le 5 mai, le gouvernement décrète la fermeture de toutes les universités d'Espagne ; il considère que la présence d'Unamuno à Madrid met en danger la sécurité nationale. Le matin du 7 mai, des policiers pénètrent dans son hôtel et l'obligent à rentrer, dans leur voiture, à Salamanque. Ce fait accroît l'immense popularité de Don Miguel.
- 24 Le mouvement vers la République est irréversible. Le gouvernement écrase, en décembre 1930, la rébellion de Jaca et la grève générale échoue, mais ce n'est qu'un sursis pour la monarchie, isolée du corps de la nation. Un gouvernement présidé par l'amiral Aznar, et dirigé en fait par le vieux politicien Romanones, organise des élections municipales. Toutes les grandes villes donnent leurs voix aux candidats républicains ; le 14 avril 1931 la monarchie s'effondre : elle est remplacée par le gouvernement provisoire de la République. Unamuno qui a été parmi les premiers à proclamer la République à Salamanque, est élu député aux Cortès constituantes.

- 25 L'expérience parlementaire et républicaine apportera de nouvelles déceptions et amertumes au recteur de Salamanque. Il n'est ni avec les uns ni avec les autres. En 1934, quand il atteint l'âge de la retraite, il est nommé recteur à vie de l'Université de Salamanque ; il est comblé d'honneurs et l'année suivante se voit décerner le titre de « citoyen d'honneur » de la République espagnole. Cependant il se sent étranger à l'action politique quotidienne ; il est ennemi de l'autonomisme catalan mais ne peut pas être solidaire de l'extrême droite ; il ne sympathise pas avec les mineurs insurgés en 1934, mais il condamne également la répression. Il se dresse énergiquement face à la montée du fascisme, mais son libéralisme « très XIX^e siècle » ne lui permet pas de se ranger dans la gauche du XX^e. De cette époque, il nous a laissé des dizaines d'articles publiés notamment dans les journaux *Ahora* et *El Sol*, reflétant sa position politique aussi contradictoire que passionnée. Il y insiste notamment sur le libéralisme. Il explique que « le libéralisme est avant tout et surtout une méthode, pour poser et essayer de résoudre les problèmes politiques, mais il n'est pas une solution dogmatique de ces problèmes ». Il ajoute que libéralisme « est la même chose, si l'on veut, que libre examen, libre discussion ».
- 26 À cette période (1931) appartient son livre *San Manuel Bueno y Mártir* qui est beaucoup plus qu'un roman. La soif d'immortalité, la foi agonique d'un prêtre de village ne sont qu'une transposition des sujets qui tourmentaient sans cesse la conscience de Don Miguel.
- 27 On connaît la tragédie des derniers mois d'Unamuno. Le soulèvement militaire de juillet 1936 le surprend à Salamanque, et pour la deuxième fois dans sa vie (la première avait été en 1909) il prend le parti des militaires, croyant que leur rébellion « était nécessaire pour sauver la liberté d'Espagne ».
- 28 Son adhésion au nouveau régime fut assez éphémère. Il explique son évolution, dans des déclarations faites trois mois plus tard au journal catholique de Namur *Vers* : « Mais ces temps derniers j'ai vu d'autres excès, à l'extrême droite cette fois, j'ai vu un autre péril ; je les ai dénoncés devant Franco lui-même. Il y a des crimes qui se commettent, des vengeances, des exécutions sommaires, pas ici à Salamanque (il ignorait l'assassinat du député M. Manso et de centaines de syndicalistes), mais à Valladolid, par exemple, et dans les villages écartés où règnent la force et l'arbitraire. »
- 29 Le 12 octobre 1936, au cours d'une cérémonie à l'Université de Salamanque, il se heurta au général Millán Astray (fait caractéristique de la psychologie d'Unamuno : le centraliste, se heurte au général qui a injurié les Catalans et les Basques). Quand ce dernier s'écrie « Vive la mort ! À bas l'Intelligence ! » Unamuno répond par des paroles qui sont entrées dans l'histoire : « Vous vaincrez, parce que vous possédez plus de force brutale qu'il ne vous en faut. Mais vous ne convaincrez pas. Car, pour convaincre, il faut que vous persuadiez.
- 30 Or, pour persuader, il vous faudrait avoir ce qui vous manque : la raison et le droit dans la lutte Je considère comme inutile de vous exhorter à penser à l'Espagne. J'ai terminé ».
- 31 Il rentra chez lui d'où il ne devait sortir qu'après sa mort. Dans l'interview ci-dessus citée, il expliquait : « J'ai été démis de mes fonctions de recteur, sans un mot d'explication. Je parle trop sans doute. Mais je continuerai à parler quoi qu'il arrive. Il s'agit de la liberté et du salut de l'Espagne. » Il ne parla plus jamais sinon pour dire, le 31 décembre, quelques heures avant sa mort : « Malgré tout, l'Espagne se sauvera. » Il

mourut agoniquement, comme il avait vécu, et peut-être à cause de l'agonie de l'Espagne, entouré –ce sont ses paroles– « de la plus effroyable folie collective ».

- 32 Unamuno mourait de « douleur d'Espagne », c'est-à-dire, de la déchirure espagnole. Douze ans auparavant, il avait écrit à Paris –« au sein maternel de cette France, de ma France, qui me nourrit la chair et l'esprit »– sur « l'Espagne, déchirée par la tyrannie la plus honteuse la plus stupide, par la tyrannie de la bêtise militariste. » En 1936 la blessure était beaucoup plus profonde ; Don Miguel de Unamuno, libéral et individualiste du xix^e siècle, ne put jamais s'adapter à l'époque où les foules, subitement devenues les grands protagonistes de la tragédie nationale –en Espagne et ailleurs– entraient en collision.
- 33 Lui, Espagnol à cent pour cent, mourait de la maladie de l'Espagne. Car il croyait qu'on ne pouvait pas faire et refaire l'Espagne en se jetant les uns contre les autres, en discriminant les orthodoxes et les hétérodoxes, en creusant un fossé entre les Espagnols d'un bord et de l'autre : « Quelle invention diabolique –antipatriotique et antiespagnole– disait-il, celle de l'incompatibilité morale. Je me déclare incompatible moralement et intellectuellement avec ses inventeurs. Je suis un apostat de leur Espagne, car elle n'est pas l'Espagne. »⁹.
- 34 Il mourait en luttant peut-être contre lui-même. Un autre Espagnol, aussi grand que lui, Antonio Machado, écrivit quelques jours après que la nouvelle de sa mort eût traversé les champs sillonnés de tranchées et hérissés de barbelés : « De ceux qui ignorent que l'extinction de la voix d'Unamuno est quelque chose comme une catastrophe nationale, il faudrait dire : pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils ont perdu. ».
- 35 Cent ans après la naissance de Don Miguel, le moment est peut-être arrivé de réfléchir sur la question qu'il se posait en 1931 dans le quotidien madrilène *El Sol* « Ressusciterons-nous –ceux de la génération dite de 1898– en 1970 ? ».
- 36 Cette question a une portée presque incalculable, car le libéralisme comme méthode de connaissance, comme refus de n'importe quel dogme –de droite ou de gauche– pourrait bien être au cœur de la nécessaire recherche de nouvelles valeurs et de nouvelles voies de libération de l'homme à ce carrefour qu'est la deuxième moitié du XX^e siècle. Il ne s'agit plus, bien entendu, du libéralisme individualiste et bourgeois du temps de la naissance d'Unamuno, mais de cette méthode qui exige que les schémas de la pensée s'adaptent aux faits et non l'inverse. Peut-être qu'une génération est sur le point d'éclorre pour prendre la relève historique de celle de 1898, une génération capable de surmonter l'agonie espagnole. Puissent tous les hommages rendus aujourd'hui à la mémoire du recteur de Salamanque encourager les esprits à poursuivre en liberté la tâche de refaire une Espagne pour tous les Espagnols.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Miguel de Unamuno publiées en français

Le sentiment tragique de la vie, trad. de Marcel FAURE-BEAULIEU, NRF, 1^{re} édition 1917, dernière édition 1960.

L'agonie du christianisme, trad. de Jean CASSOU, éd. Rieder, 1926.

L'essence de l'Espagne, trad. de Marcel BATAILLON, Plon, 1923.

La vie de Don Quichotte et de Sancho, trad. de Jean BABELON, Albin Michel, 1949.

Avant et après la Révolution (ce volume contient l'essai *Comment on fait un roman et des articles de 1925 à 1932*), trad. de Jean CASSOU, éd. Rieder, 1933.

Trois nouvelles exemplaires et un prologue, trad. de Jean CASSOU et Mathilde POMÈS, éd. Kra, 1925.

Poèmes, trad. de Mathilde POMÈS, Bruxelles, 1938.

Anthologie poétique, trad. de Louis STINGLHAMBER, Seghers, 1953.

NOTES

5. Faut-il rappeler, avec Unamuno, le sens précis du mot «agonie»? «Agonie veut dire lutte. Agonique est celui qui vit en luttant, en luttant contre la vie elle-même. Et contre la mort. C'est l'oraison jaculatoire de Sainte Thérèse de Jésus: «Je meurs, parce que je ne meurs pas». L'agonie est donc lutte. Et le Christ est venu nous apporter l'agonie, la lutte et non la paix»

6. « Le désintéressement intellectuel » (1911).

7. Bien entendu, cela n'a rien de commun avec l'ambition impériale. C'est plutôt un jeu d'esprit pour affirmer l'idéalisme *quichottesque* contre le positivisme et le scientisme du début du siècle

8. « Mes aveux », article publié en décembre 1917.

9. « Réflexions d'actualité », article publié en 1934.